

Le « communisme » est mort, vive le communisme !

L'Humanité, Vendredi, 8 Novembre, 2019

À l'occasion des trente ans de l'écroulement du mur de Berlin, le philosophe Lucien Sève, qui vient de publier *Le Communisme ?* (Éditions sociales), revient sur l'expérience soviétique définitivement marquée par le stalinisme et évoque les « déjà-là de communisme » pour sortir du capitalisme mortifère.

L'écroulement du mur de Berlin, le 9 novembre 1989, est présenté par les médias dominants comme « la mort du communisme ». Vous venez de publier *Le Communisme ?*, où vous affirmez au contraire sa pleine actualité. Comment comprendre alors ce qui s'est produit au XX^e siècle ?

Lucien Sève Pour résumer à l'extrême ce que j'expose dans ce gros livre, à partir d'un vaste retour critique inédit sur Staline et le stalinisme, je répondrai d'une phrase, mais qui appelle de longs justificatifs : ce qui est mort sous le nom foncièrement frauduleux de « communisme », fin 1989, avec la chute du mur de Berlin, puis, en 1991, avec l'effondrement de l'Union soviétique, n'avait en profondeur rien à voir avec le communisme en son authentique sens marxien. En 1917, la victoire de la révolution bolchevique en Russie a pu faire accroire que l'ère du communisme allait commencer. Mais, en 1921, une fois gagnée l'effroyable guerre civile déclenchée par les officiers tsaristes avec l'appui militaire des pays capitalistes, Lénine a la lucidité de comprendre que le passage de la Russie au socialisme, entendu comme première phase du communisme, est impossible avant longtemps pour cause de prématurité historique. Nous avons tout le pouvoir, dit-il, mais « nous sommes arriérés », « nous ne sommes pas assez civilisés », et le devenir à suffisance va demander des décennies. D'où le choix d'une politique, la NEP, tournée vers la longue maturation des pré-conditions matérielles et culturelles d'un vrai passage au socialisme. La mort de Lénine, en 1924, est

une catastrophe. Staline se croit plus fort. Liquidant la NEP, violentant la paysannerie et les ouvriers, brutalisant ses opposants avant de les liquider, il va faire voir si le socialisme n'est pas possible à court terme... En fait, tournant le dos à Lénine qu'il en est venu à haïr, comme le montre le grand historien de l'URSS Moshe Lewin, il engage l'Union soviétique dans un national-étatisme étranger à la visée communiste marxienne, qu'il n'a jamais vraiment comprise et tient même pour pure utopie – j'en donne les preuves. Avec la lutte sanglante contre toute une part de la paysannerie et le succès des plans quinquennaux cher payé par les travailleurs, l'URSS s'engage dans ce que Lewin appelle « un développement sans émancipation ».

La portée de la révolution d'Octobre, pourtant émancipatrice à travers le monde, se retrouve-t-elle alors condamnée ?

Lucien Sève L'origine révolutionnaire du régime, l'élimination des classes exploiteuses, la haine mortelle du capital international, le soutien passablement aveugle des forces révolutionnaires du monde entier donnent corps à ce faux-semblant dramatique que ce qui se construit à l'Est serait bien « le communisme », à l'école duquel doivent se mettre tous les partis de la III^e Internationale – terrible méprise. Et qui s'étend bien plus encore après la Seconde Guerre mondiale : la funeste logique de stalinisation s'impose aux « démocraties populaires » d'Europe, aux révolutions de Pékin à La Havane, aux partis communistes du monde entier, ce qui n'empêche pas les avancées sociales des unes, ni les combats émancipateurs des autres, mais

les limite et même les contredit très gravement. Et qu'est-ce qui rend donc cette logique si implacable ? C'est le couple d'une prématurité objective et d'une incapacité subjective. Prématurité : au siècle dernier, non seulement la révolution n'a lieu qu'en des pays à faible développement matériel et culturel, mais même dans les plus avancés, le monde du travail est loin encore d'être prêt à prendre en main le sort de tous. Incapacité : formés au stalinisme, les communistes n'ont nulle part vraiment appris à penser et agir en communistes au plein sens marxien du mot. Conclusion politique capitale, hélas trop peu comprise : ce qui est mort à la fin du siècle dernier sous le nom trompeur de « communisme » était étranger en profondeur au communisme, et c'est même de cela qu'il est mort.

En quoi le communisme, en ce vous appelez la « visée communiste marxienne », répond-il aux conditions d'aujourd'hui ?

Lucien Sève C'est bien toute la question, à laquelle va s'efforcer de répondre la deuxième partie de mon livre. Si l'échec général d'hier a pour raison de fond la prématurité du passage à la société sans classes, génialement annoncé par *le Manifeste* communiste, mais avec deux siècles d'avance sur l'histoire, alors la première et décisive question à se poser est celle-ci : le mouvement en direction du communisme vient-il enfin à maturité historique, de façon à la fois locale et globale ? J'estime que nous avons des raisons majeures de répondre oui, ce qui est d'immense conséquence pratique. Je ne peux faire plus ici qu'indiquer la logique de l'argumentation. D'abord, engager sans aucun délai la sortie du capitalisme devient une tâche mûre en ce sens que nous n'avons littéralement plus d'autre choix. La dictature mondiale du profit financier nous conduit à une proche catastrophe écologique, perçue de tous et à une non moindre catastrophe anthropologique incroyablement peu dite. Engager le passage à un post-capitalisme viable est devenu une question de survie pour le genre humain civilisé. À quoi s'ajoute la véritable entrée en folie suicidaire du

système : le capitalisme de la « nouvelle économie » et des plateformes détruit le travail social, sacrifie l'économie réelle à sa boulimie de richesse virtuelle en constante menace d'éclatement, avoue de plus en plus ouvertement son caractère parasitaire et sa perte de justification civilisée, pousse l'idéologie californienne jusqu'à la prétention de régenter tout l'avenir humain sans l'aveu de personne – le gigantesque péril du XXI^e siècle est moins le renaissant fascisme d'hier que la terrifiante omnipotence des nouveaux milliardaires. Ces deux raisons de juger mûre l'exigence de communisme sont aussi, hélas, des raisons d'envisager le pire : le capitalisme ne va pas s'effondrer de lui-même, il a encore la force de nous conduire tous à la mort, comme ces pilotes d'avion qui se suicident avec leurs passagers. Il urge d'entrer dans le cockpit pour nous emparer ensemble des commandes. Mais ici apparaît la troisième donnée, encore subalterne mais en essor très sous-estimée : des « *déjà-là de communisme* » potentiel ou même effectif se forment partout.

Des « déjà-là de communisme » ? Qu'entendez-vous par là ?

Lucien Sève Possibles technologiques gigantesques de bien-être pour tous, bourgeonnement multiple de rapports post-classes, irrésistible poussée d'émancipation humaine que domine l'entrée en scène des femmes, foisonnement d'initiatives des individus et des peuples pour prendre en main leur sort, et le nôtre à tous... On est encore bien loin du but, et pourtant, en un sens, il est à portée de main. Qu'est-ce qui manque tragiquement ? Je dirai : l'audace intellectuelle de juger venue l'heure d'engager pour de bon le passage au communisme, à rien de moins que le communisme. L'obstacle décisif n'est pas en l'adversaire mais en nous. La tâche vraiment cruciale d'aujourd'hui, c'est la prise de conscience. Un mois avant la chute du mur de Berlin, Mikhaïl Gorbatchev disait aux dirigeants de la RDA : « *La vie punit sévèrement ceux qui prennent du retard en politique.* » Propos de criante actualité pour nous aussi.

Entretien réalisé par Pierre Chaillan